

linge, retombaient avec simplicité le long des fenêtres, qu'ils encadraient d'une draperie gracieuse. Le plancher brillait d'un éclat qui faisait honneur à l'activité de la robuste servante Barbe, depuis vingt ans au service de madame Dorvilliers. Quoique appartenant à une famille riche et d'une classe plus élevée que celle d'Emile, Georges se sentit pénétré de respect à l'aspect patriarcal de ce logis et pour les habitudes modestes et dignes qu'il ne tarda pas à remarquer dans la famille de son ami. On le reçut avec une cordialité qui ne tenait ni de l'affection ni de la morgue. Les jeunes filles, comme leur hôte n'avait que deux heures à passer pres de leur frere, se mirent aussitôt à dresser la table et à servir un dîner excellent que madame Dorvilliers se faisait gloire d'avoir préparé elle-même; aussi chaque témoignage d'apétit que donnait Georges était il pour elle un éloge de son excellente cuisine.

Georges, malgré les fautes dans lesquelles, dès ses premiers pas dans le monde, l'avait entraîné un caractère ardent et porté à la vanité, ne manquait ni de cœur ni de raison. Habitué à la solennelle et froide étiquette de la maison de son père, il n'en comprit et n'en goûta que mieux le charme paisible et la douce médiocrité de la famille de son ami. Une si grande réunion régnait entre les trois sœurs; leur mère exerçait son autorité avec tant de bonté et savait répandre autour d'elle un si doux parfum de douceur que l'on ne pouvait s'empêcher de l'aimer et de se soumettre à l'autorité qu'elle exerçait. On lui obéissait plus encore par la crainte de lui déplaire que parce qu'elle était de droit la maîtresse.

En se promenant dans les ateliers avec Emile, le jeune voyageur put se convaincre que le prestige exercé sur lui par madame Dorvilliers s'étendait à toutes les personnes, même les plus grossières, qui approchaient de cette digne femme. Les ouvriers n'en parlaient qu'avec vénération, et avaient recours à elle dans leurs souffrances et dans leurs afflictions, comme s'ils n'eussent pu manquer de trouver pres d'elle des moyens sûrs pour les guérir ou pour les consoler.

Leurs femmes, leurs enfants, leurs vieux pères malades recevaient d'elle du linge ainsi que des secours d'argent, et pouvaient se faire ouvrir chez le pharmacien un crédit dont répondait madame Dorvilliers. Fallait-il la layette d'une femme en couche ou le trousseau d'une mariée? madame Dorvilliers avançait encore l'argent nécessaire, qu'elle retenait, petite portion par petite portion, sur le salaire qui, chaque semaine, était dû à l'ouvrier. C'était une sorte de royauté de famille qu'elle exerçait

comme une reine ou plutôt comme une mère, refusant ce qui n'était point utile, allant au-devant du nécessaire, secourant les besoins de tous, et recourant parfois à des remontrances d'autant mieux reçues qu'elles étaient toujours justes, toujours sages et toujours faites du ton de l'amitié.

Celle qui se montrait si bonne et si vigilante pour des ouvriers ne pouvait manquer d'être pour ses enfants une amie tendre; un ange sans cesse veillant sur eux et se dévouant à leur bonheur. Comme la sainte femme était convaincue de cette maxime que le bonheur, s'il existe sur la terre, peut se trouver seulement dans une existence calme, régulière, bien réglée; que le bonheur, en un mot, c'est l'ordre dans la conscience, dans la conduite et dans la vie matérielle, elle avait sagement écarté de l'éducation de ses filles tout ce qui pouvait leur inspirer des idées de luxe ou faire naître en elles le désir de quitter la position modeste dans laquelle le sort les avait placées: car c'eût été diminuer la somme de bonheur qu'elles pouvaient goûter. Elle s'attacha donc à les rendre si heureuses, à les faire trouver si bien au logis, qu'elles ne songeassent pas à porter les yeux loin d'elles, pour y chercher les moyens de remplir un vide laissé dans leur imagination ou dans leur cœur. Où jamais auraient-elles pu rencontrer une tendresse plus vive que celle de leur mère? une amitié plus confiante, plus intime que celle de leurs sœurs? Le travail en commun ne leur laissait pas le temps de s'ennuyer, et d'ailleurs des récréations habilement ménagées venaient, d'intervalle en intervalle, couper ce travail et en faire, pour ainsi dire, un plaisir réel. C'étaient des études musicales, des promenades dans le jardin et la culture des plantes et des fleurs qu'il contenait; c'étaient encore des soins d'intérieur devenus des joies par la manière dont ils s'exécutaient. Tantôt il fallait cuire le pain, et l'on en parlait deux jours à l'avance; car on approvisionnait de gâteaux, et de ces bonnes tartes que l'on ne sait bien fabriquer qu'en Flandre, la maison et tous les enfants des ouvriers. Tantôt il s'agissait d'une lessive, et il fallait voir les trois jeunes filles réunies, babillant autour de la cuve et donnant l'exemple de l'activité aux blanchisseuses étrangères qui venaient dans ces occasions aider la vieille servante Barbe. Le linge blanchi, on tendait des cordes partout le jardin, on étalait sur ces cordes les tissus blouissants de blancheur qui sortaient de la cuve, et bientôt le soleil achevait la besogne si bien commencée par mesdemoiselles Dorvilliers.

A continuer.

CENTENAIRES.

Le dernier volume du recensement du Canada de 1871 donne des statistiques très intéressantes sur les personnes qui ont atteint cent ans ou près de cent ans dans la province de Québec depuis l'établissement des Français au pays.

Le plus vieux centenaire dont il est fait mention dans les statistiques est un M. Pierre Joubert, cordonnier, né à Charlebourg en 1701 et mort à Québec en 1814.

Les autres centenaires sont M. Frs. Forcier, de Sorel, mort en 1863 à l'âge de 103 ans, M. Frs. Gignère Despins, de St. François du Lac, mort en 1854 à l'âge de 102 ans, Mme Rosalie Laisotte, née à St. Roch des Aulnets en 1738 et morte au même endroit en 1816 à l'âge de 108 ans, M. J. B. Poupard, de Laprairie, mort en 1783 à l'âge de 103 ans, M. Pierre Noël Plante, né à St. Laurent Ile d'Orléans, mort en 1779 à l'âge de 101 ans, Thérèse Marie, née Shamaouati, sauvagesse de St. Régis, décédée en 1874, à l'âge de 100 ans.

Parmi les vieillards qui ont atteint l'âge de 98 et 99 ans, nous voyons.

Dame Magdelaine Baillargeon, de St. Laurent, Ile d'Orléans, morte en 1839 à 98 ans.

E. Dagneau, maçon, de St. François du sud, mort en 1876 à 99 ans.

Jacques Dugas, de Québec, mort à 99 ans.

Dame Dorothee Guay, de la Baie St. Paul, décédée en 1850 à 99 ans.

François Massicot, de Batiscan, mort en 1871 à 99 ans.

Angélique Savard, de l'Ile aux Coudres, morte en 1843, à 99 ans.

VARIÉTÉS

Deux pigeons—pardon! je veux dire deux jeunes gens—s'aimaient d'amour tendre, absolument comme des pigeons.

A la grande surprise de tous ceux qui les connaissaient le tourtereau ne faisait pas mine de vouloir épouser sa tourterelle et semblait ne jamais y avoir songé.

Comme un jour, un ami lui en faisait l'observation:

—J'ai peur, dit l'amoureux, que la familiarité qu'entraîne le mariage ne me refroidisse.

—En voilà un malicieux, répondit l'ami, qui refuse de diner pour conserver son appétit.

.

Mlle Lili (dix ans et beaucoup de malice) est au salon avec notre ami M... un monsieur fort chauve.

On cause en attendant la maman; c'est Mlle Lili qui a la parole:

—Ou as-tu diné hier soir, dis?

—Moi, je suis allé à un banquet à un louis par tête.

—Dis-moi donc ce que c'est qu'un banquet à un louis par tête, veux-tu?

—Ça signifie qu'on donne autant de louis qu'il y a de têtes.

—Alors, tu ne payes pas, toi?

—Pourquoi donc?

—Parce que maman dit, comme ça, qu'au lieu de tête, c'est un genou.

Au même instant, Madame fait son entrée.